

Enfin, il ouvrait la cage. Une à une, trottant menu, le museau fin, l'oreille délicate, faisant scintiller parmi leur hermine leurs petits yeux sanglants, transparents comme des perles roses, et courant à la file en laissant trainer leur queue fluette, les jolies petites souris blanches s'aventuraient au dehors. Elles se rassemblaient en rond autour des miettes.

Les exercices commençaient. Il appuyait sur la table l'extrémité de son bâton, et il criait :

« Montez ! »

Les bonnes petites élèves, toutes occupées à leur dinette, ne bronchaient pas. Il criait d'une voix forte :

« Montez ! Allez-vous monter tout de suite ! Je vous ordonne de monter ! »

Aucune ne bougeait. Alors, les prenant dans la main l'une après l'autre, il les posait sur le bâton.

« Voyez comme elles montent ! »

Il criait du même ton :

« Descendez ! »

Elles ne descendaient pas. D'un geste de la main, glissant le long du bâton, il les rabattait sur la tablette.

« Voyez comme elles descendent ! »

François prenait grand plaisir à ce spectacle. Mais, plus encore que l'invention du forain pour amuser et retenir son public, c'est la physionomie de l'homme qui l'intéressait. Il retrouvait là un de ces types de mendiants picaresques chers à l'école espagnole.

Quand la séance fut terminée, et qu'au milieu de la dispersion de la foule le bonhomme rassemblait son bagage, Franciscus s'approcha.

« Pourriez-vous, l'ami, m'accorder quelques séances de pose ? Vous avez un type qu'il me plairait de peindre. »

L'homme aux souris blanches, sans trop s'étonner, toisa François d'un regard de fierté qu'on n'eût guère attendu d'un si pauvre sire. L'impression fut favorable, car ses traits prirent aussitôt un air de bienveillance et de bonté.

« Vous êtes artiste, vous aussi ! (Il pliait les pieds de la table, la passait à son bras...) Soit ! Laissez-moi votre adresse. J'irai chez vous bien volontiers. Votre figure me convient. »

François lui donna sa carte. L'homme la prit, y jeta les yeux et, tout aussitôt, son regard, vif et étonné, se porta vers le peintre...

Ce ne fut qu'un éclair. Sans faire de réflexion, il avait glissé le carton dans sa poche, et, la cage aux souris pressée sous un bras, serrant son bâton de l'autre main, il s'éloignait, bizarre et mystérieux.

LEON BARRACAND.

(A suivre.)

CHRONIQUE MUSICALE

Que l'année 1899 ait été la dernière du XIX^e siècle, comme certains le prétendent, ou seulement l'avant-dernière, ainsi que d'autres, qui nous paraissent mieux informés, le disent, quoi qu'il en soit, l'année musicale 1899 s'est brillamment terminée, et rarement l'on vit à Paris une si grande activité théâtrale et concertante. Dans le seul mois de décembre, on a pu applaudir à la fois *Tristan et Yseult*, *Iphigénie en Tauride* et *Orphée*, la *Prise de Troie* et *Fidelio*; nous disons bien « applaudir », car chacune de ces œuvres a été montée avec un soin particulier, dont *Orphée*, à l'Opéra-Comique, a été la plus complète et la plus parfaite réussite. Mais cette année, décidément bienfaisante, malgré la perte énorme et si vivement sentie de M. Lamoureux, a fait plus encore que de nous donner une récolte abondante, elle nous a laissé une bonne semence qui promet beaucoup pour nos plaisirs artistiques futurs; nous voulons parler des débuts. Ils ont été particulièrement heureux, et certains ont été déjà signalés ici. Le dernier l'emporte assurément sur tous les autres : c'est celui de M^{lle} Hatto dans *Sigurd*. M^{lle} Hatto avait obtenu deux premiers prix aux derniers concours du Conservatoire, avec un air d'*Obéron* et un air d'*Alceste*. Il est évident que les rôles tragiques seront à la taille de cette jeune fille. Nous dirions que ses débuts dans le rôle de Brunchild ont été éclatants, si cette épithète ne sonnait mal avec les qualités de voix et de jeu scénique de la « débutante ». M^{lle} Hatto est grande, mince, brune, d'une physionomie fort agréable, sans aller jusqu'à la beauté, d'aspect plutôt sévère; elle prendra facilement le masque tragique. Elle a déjà de la prestance, de l'autorité dans le geste, et si l'on songe qu'elle n'est encore qu'une enfant de dix-neuf ans, on est émerveillé de l'intelligence et de l'art déjà très grand qu'elle a montrés dans un rôle des plus difficiles, et où M^{me} Rose Caron a laissé de si glorieux souvenirs. La voix est très pure et d'une qualité fort rare, car elle n'est pas douée seulement des belles notes sonores qui satisfont l'oreille, mais de la chaleur communicative, du charme qui s'insinue et ajoute son mystère à celui qui est toujours pour nous le langage inarticulé, supérieur et divin, qui s'appelle la musique. Il y a donc beaucoup à attendre de M^{lle} Hatto. Son nom est déjà en faveur auprès du public, et nous avons confiance qu'elle ne faillira pas aux promesses de Brunchild.

Parmi les bous symptômes que nous nous plaisons encore à noter, au début de cette année, ce sont des tentatives intéressantes de décentralisation artistique. Nous reviendrons sur ce sujet. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de rappeler les

récentes « premières » de province : *Thi-Theu* de M. Frédéric Le Rey, à Rouen, et *Mérowig*, de M. Samuel Rousseau, à Nancy. Nancy, grâce au zèle de M. Guy Ropartz, le directeur de son Conservatoire, est devenu un centre musical important, il n'en restera pas là. Quant à Rouen, on annonce déjà pour ce mois-ci la première représentation (en France) du *Siegfried* de Richard Wagner.

Désormais, lorsqu'on écrira le nom de Wagner, il ne faudra pas omettre de spécifier qu'on entend parler de Richard, car voilà que son fils commence à faire des siennes, nous voulons dire des opéras. « Se trouvant à Munich, il y a quelques jours, annonce le *Ménestrel*, M. Siegfried Wagner a déclaré que la partition de son nouvel opéra serait prête en septembre prochain pour être jouée avant la fin de 1900. » Nous avons raison de dire que 1900 s'annonçait bien. Musicalement parlant, ce sera en quelque sorte l'année de la comète. Toutes les œuvres de Wagner (Richard) n'ont pas encore été représentées en France, ni ailleurs, croyons-nous, en dehors de Bayreuth; il nous manque *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux* et *Parsifal*, et déjà le fils nous promet une suite. C'est trop. Admirons cependant la confiance de ce jeune homme qui pense avoir mieux à faire que de garder jalousement l'entrée du temple magnifique construit par son père, et d'entretenir sur ses autels le feu sacré, ainsi qu'une pieuse vestale. Il ne sait donc pas combien la nature est avare de ses dons, qu'on n'hérite pas le génie avec le nom, et qu'il n'est permis au nom de Wagner que d'accomplir des chefs-d'œuvre!

Aussi bien, Bayreuth va bientôt connaître une concurrence. On annonce la création d'une « salle Perosi », spécialement affectée à l'exécution et à l'audition des œuvres du pétulant et prolifique abbé qui écrit un oratorio par saison. Cette salle sera éditée à Milan. Disons mieux, elle existe déjà, et c'est l'ancienne église de Santa Maria della Pace: elle sera transformée en salle de concert. Une société anonyme s'est constituée au capital social de 250 000 francs, formé par 2 500 actions de 100 francs chacune. Avis aux amateurs de musique qui regrettent aujourd'hui de n'avoir pas été assez bien avisés jadis pour offrir le secours de leurs souscriptions à l'infortuné et misérable Wagner, et d'avoir ainsi manqué l'occasion de faire passer à la postérité leur nom de bienfaiteur. Nous savions bien que le clergé italien prenait volontiers des licences, mais cet abbé désaffectant une église pour y jouer les œuvres qu'il compose à la louange du Seigneur nous paraît véritablement « pas banal », comme on dit de ce côté des Alpes.

L'ÉVOLUTION ET LE PROGRÈS

La lutte pour la vie.

Notre siècle, épris de la connaissance scientifique et pénétré de la coordination et de la dépendance mutuelle des sciences entre elles, s'est efforcé de rattacher la théorie du progrès, dans les sociétés humaines, à celle du progrès dans les sciences de la vie. Une opinion très répandue, depuis un certain nombre d'années, parmi ceux qui se piquent d'apporter le plus de cette certitude et de cette rigueur dans les études sociales, proclame comme la cause déterminante du progrès des sociétés, la lutte pour la vie, qui a été signalée, et surtout mise en lumière, avec tant de puissance, par Darwin, comme la cause et le véhicule du progrès dans le monde des plantes et des animaux, avec la sélection naturelle et la survivance des plus aptes, qui en sont, dans ce domaine, la conséquence nécessaire.

La concurrence vitale, dans cette théorie, n'est pas seulement l'un des modes d'adaptation des hommes entre eux et avec leur milieu; c'est le mode rationnel et parfait selon lequel cette adaptation doit se faire. Elle n'est pas seulement l'une des causes déterminantes, dans le temps, du progrès social: elle est la cause unique et permanente de ce progrès dans tous les temps.

On célèbre cette lutte. On ne l'accepte pas seulement comme une nécessité qui nous est imposée par la nature des choses, dans une mesure variable selon les temps et les lieux, et à laquelle on pourrait être tenté de se soustraire. On en fait la loi par excellence du développement des sociétés; et on proclame qu'il faut lui laisser ou lui procurer, en toutes circonstances, son libre cours, et surtout se garder de lui apporter les plus légers obstacles. On en exalte la beauté et les bienfaits, et c'est d'elle qu'on fait sortir, par une vertu miraculeuse, l'harmonie finale et naturelle de tout le monde économique et social.

La pauvreté des incapables, a dit Spencer, dans son livre de *l'Individu contre l'État*, la détresse des imprudents, le dénûment des paresseux, et cet écrasement des faibles par les forts qui laisse un si grand nombre dans les bas-fonds et la misère, sont le résultat d'une loi éclairée, bienfaisante.

Cette doctrine a un nom, déjà ancien, dans l'économie politique, c'est celle de la concurrence illimitée et sans frein du *laisser passer* et du *laisser*

1. Extrait d'un ouvrage intitulé : *l'Évolution du droit et la Conscience sociale*, que M. L. Tanon, président de Chambre à la Cour de cassation, va faire paraître à la librairie Alcan.